

**TRAIT POUR TRAIT** *Le bestiaire que Gilles de Kerverseau sculpte a conquis les collections de Bill Gates ou d'Al Gore*

## Un drôle d'animal

► **Prix de Rome, ancien élève de Balthus, ses bronzes, qu'il fond lui-même à l'atelier, ont pour nom la « Vache folle », la « Grenouille philosophe » ou le « Berger béliet »...**



« L'homme a emprunté à l'animal tant de choses, sans jamais les lui rendre. Ce que je fais, c'est de la poésie en volume. J'essaye de lui donner un sens, lorsque les animaliers du début du siècle ne se contentaient que de lui donner une forme. » (Photo Paul Delort/Le Figaro.)

**Karine Dessale**

Sa barbe rase est plus sel que poivre. Et son regard, encerclé par le fil en métal de ses lunettes gris acier, se donne des airs mystérieux. En un quart de siècle, Gilles de Kerverseau est devenu l'un des sculpteurs animaliers des « grands de ce monde ». Al Gore, Bill Gates ou Hassan II, ainsi que de très riches collectionneurs américains, ont été conquis par ses œuvres. La Ville de Paris lui a aussi commandé une statue pour le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Un berger béliet... C'est là le style de Kerverseau : il représente des bronzes d'animaux, parfois monumentaux, sous forme humaine. Un élan figuratif qui ne se prend pas au sérieux.

Bien qu'ayant obtenu le prix de Rome à 23 ans, après deux années à la villa Médicis, Kerverseau reste un artiste qui refuse les mystifications du marché de l'art. Ses bronzes, qui sont exposés ce mois-ci à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Lubé-

ron (1), sont de prime abord plutôt classiques et ressemblent à de vrais animaux, avec toute la rigueur artistique que cela implique. Ils se distinguent toutefois grâce à l'ironie de leur créateur. Qu'il s'agisse de la *Vache folle*, debout sur ses deux pattes arrière, qui gambade tout pis dehors, les biceps gonflés d'orgueil, dans une sorte de danse de la victoire, de la *Grenouille philosophe*, de la *Pin-tade de la mode*, ou du *Pigeon voyageur*. Un autoportrait qui représente un pigeon, vêtu comme un homme, avec une valise posée à ses pieds.

Son parcours académique ne le prédisposait pas à cette sculpture facétieuse. Mais le prix de Rome lui a permis de ne jamais trahir son inspiration pour complaire à telle ou telle mode. Ces années romaines ont été pour lui un grand tournant. Il y fait la rencontre de Balthus, son directeur d'études à Rome. « Balthus était un très grand artiste qui m'a donné une grande confiance en moi. Devenir son élève, c'était un peu rencontrer un père. » Mais un père très particulier. « Bal-

thus est toujours resté mystérieux. C'était un aristocrate très distant et qui cultivait cette distance. » Ce n'est pas le style de Kerverseau. Bien que d'une vieille famille bretonne, il n'a rien de hautain. D'allure bonhomme, c'est un artiste qui goûte la vie charnellement, même s'il garde une certaine réserve, comme pour se protéger des mesquineries du monde.

« L'homme a emprunté à l'animal tant de choses, sans jamais les lui rendre. Ce que je fais, c'est de la poésie en volume. J'essaye de lui donner un sens, lorsque les animaliers du début du siècle ne se contentaient que de lui donner une forme. »

L'artiste fonde ses bronzes lui-même. Un savoir-faire peu répandu chez ses confrères. Il le maîtrise depuis ses débuts. A l'âge de 25 ans, lorsqu'il rentre de la villa Médicis, Gilles de Kerverseau part à New York en 1978, pour suivre un master de fonderie au Pratt Institute. Il suit les cours de Licio Isolani et ajoute ainsi une nouvelle corde à son arc en devenant fondeur. Cette double formation lui permettra

plus tard de supporter mieux que d'autres les inévitables traversées du désert d'une vie d'artiste, en associant son potentiel créatif à un savoir-faire artisanal. « Pendant les périodes de vaches maigres, je fondais les œuvres d'autres artistes. » Aujourd'hui partagé entre ses fours dans la région de Meaux et l'atelier, racheté au photographe David Hamilton, à côté d'Aix-en-Provence, il produit en permanence, pour satisfaire des commandes qui viennent souvent de loin. Gilles de Kerverseau est devenu un vrai entrepreneur. « A présent, il me faut une usine pour travailler », lance-t-il en souriant. Il a installé ses fours dans la dépendance d'un château prêté par un mécène. Parce qu'il est fasciné par le feu et la chimie, parce que cela coûte moins cher de le faire soi-même, mais surtout parce qu'il est sculpteur. Un pur et dur.

Il aime le bronze. Il vit entouré d'apprentis, qui l'aident à réaliser ses fontes et les moules de ses grands modèles. Le leur fait subir ses humeurs et admet

avoir un sale caractère. Un peu comme... Rodin. Modeste, il refuse la comparaison puis tempère, un brin provocateur. « Il y a une grande différence entre Rodin et moi : c'est que je n'ai toujours pas rencontré ma Camille Claudel. » Il avoue pourtant en avoir croisé plusieurs, qui n'ont pas souhaité rester.

Mais rien ne pourra lui ôter le plaisir de son enfantement créatif. Et le bronze, qu'il se vende une fortune ou une misère, est un cadeau pour qui veut suivre son œuvre pas à pas et la retenir, du bout des doigts, le plus longtemps possible. D'après l'original peuvent naître 12 versions numérotées, avec une personnalité propre, grâce aux accidents laissés par la fonte ou la qualité de leurs patines. « Toujours translucides », pour Gilles de Kerverseau. « C'est comme si vous quittez un bébé et que vous le retrouvez à l'âge de 20 ans. Moi, je l'élève à la petite cuillère et je le vois grandir. »

(1) De 11 h à 13 h et de 14 h 30 à 19 h. Renseignements : 04.90.21.19.89.

### BIO EXPRESS

**1949 : naissance à Aix-en-Provence.**

**1973 : prix de Rome. Passe deux années à la villa Médicis.**

**1978 : quitte Paris pour le Pratt Institute à New York où il apprend la fonderie.**

**1981 : installation de sa première fonderie à Lavaré (Sarthe).**

**1991 : édition par la Cristallerie Daum d'une série de ses animaux.**

**1998 : vend Le Crabe samourai et L'Éléphant chameau à Bill Gates.**

**2003 : expose ses œuvres à la biennale de San Francisco.**

**Figaro-ci, Figaro-là**

## Bernard Debré au chevet des Algériens

Professeur d'urologie à Cochin, Bernard Debré s'est envolé vendredi dernier à Alger pour installer des équipes médicales et un hôpital de campagne dans les villes dévastées par le tremblement de terre. A Boumerdes, il a pu constater la détresse et l'hostilité des rescapés vis-à-vis du pouvoir algérien. A Zemmouri, l'absence de sauveteurs officiels et l'activisme des islamistes qui distribuent vivres et belles paroles. « L'aide de la France a été exemplaire dès les premières heures », témoigne-t-il.



**Mattei : la tentation de la CSG**

La réforme des retraites n'est pas encore passée que déjà, à droite, on s'inquiète du « grand chantier » de l'automne : la réforme de l'assurance maladie. A l'UMP et jusque dans les rangs du gouvernement, on estime que cette réforme, à laquelle l'opinion n'est pas préparée, sera « bien pire que les retraites ». Et l'on craint que Jean-François Mattei, faute de temps et de projet véritable, se contente d'une augmentation de la CSG. « Ce qui, confie un haut responsable de l'UMP, nous mettrait en contradiction avec notre discours sur la baisse de prélèvements. »

**Les élus locaux réunissent du beau linge**

Christian Poncelet, Jean-Pierre Raffarin et Nicolas Sarkozy assisteront, le 14 juin, à la journée nationale du Mouvement national des élus locaux (Mnel), que préside le député-maire UDF d'Issy-les-Moulineaux, Jean-Claude Gaudin, François Bayrou et Alain Madelin se rendront aussi à cette réunion transcurants, qui se déroulera au conseil général des Hauts-de-Seine, le fief de Charles Pasqua.

**Chirac branché sur l'UMP**

A l'occasion du troisième anniversaire de la chaîne parlementaire Public Sénat, le président de la Haute Assemblée, Christian Poncelet, a révélé que le président Jacques Chirac avait suivi, depuis l'Elysée, les travaux du congrès fondateur de l'UMP, à l'automne dernier, grâce à la retransmission en direct assurée par la chaîne que préside Jean-Pierre Elkabbach.

**Accor s'offre un grand flic**

Figure de la police judiciaire, René-Georges Querry, alias « Jo Querry », l'actuel chef du Service technique de coopération internationale de police (Stcip) du ministère de l'Intérieur, quitte la « grande maison » pour rejoindre le groupe Accor en qualité de directeur de la sécurité. A 56 ans, ce commissaire qui a dirigé l'antiterrorisme, puis l'Unité de coordination et de lutte antiterroriste (Uclat) avant de réformer le service des voyages officiels, les fameux « V.O. », figurait parmi les possibles successeurs de Gérard Girel à tête de la direction centrale de la PJ. Il s'est choisi un autre destin.

## Hollande, la fraise des bois et les éléphants

Devant l'autorité prise par François Hollande depuis son élection à la tête du PS, Arnaud Montebourg s'amuse de voir l'agacement croissant des éléphants, Fabius, Aubry, DSK, Delanoë, qui l'avaient soutenu : « Hollande, ils l'ont fait roi. Maintenant, il va falloir s'en débarrasser de la fraise des bois. » On se souvient que Laurent Fabius avait naguère ironisé sur les prétentions du premier secrétaire du PS à rassembler son parti : « On n'a jamais vu des éléphants se cacher derrière une fraise des bois. »



## « Le nationalisme des Balkans est une peste qui peut envahir l'Europe »

**Opposant historique à Milosevic, écrivain serbe en exil à Paris, Vidosav Stevanovic vient de publier aux Editions L'Esprit des péninsules *Voileurs de leur propre liberté, récit des manifestations de 1997 qu'il vécut de l'intérieur, et Abel et Lise, roman qui conte l'histoire d'un amour impossible entre un Serbe et une Albanaise.***

**LE FIGARO. - Après deux ans de tergiversations, le gouvernement serbe semble avoir décidé d'en finir avec les réseaux de la dictature déchu. L'assassinat du premier ministre, Zoran Djindjic, en mars a-t-il provoqué à cet égard un électrochoc ?**

**Vidosav STEVANOVIC. -** Les événements passés ont souvent été décevants, ils m'ont rendu méfiant, et plutôt pessimiste. Ce drame est effectivement la quatrième occasion de transformer la Serbie en un pays moderne et européen, mais les trois précédentes se sont soldées par des échecs. La première fois, lors des premières élections libres, Milosevic, appuyé sur son populisme et son nationalisme agressifs, avait réussi à

emporter une majorité exceptionnelle. Pour les démocrates comme moi, ce fut un jour atroce. La deuxième fois, ce fut pendant les grandes manifestations de 1997, encore une occasion ratée. La troisième fois, en 2000, après la petite révolution de la rue à Belgrade quand l'équipe actuelle a pris le pouvoir. Ce fut un grand spectacle mais encore, hélas, une occasion ratée. Au lieu de nettoyer une armée pétrifiée, une police corrompue, une société parasitée et une bureaucratie qui n'a plus de raison de vivre, le gouvernement a fait du surplace. Les polices secrètes et les forces anachroniques ont pu se préparer et ont organisé l'assassinat du premier ministre, considéré comme réformiste. J'étais pourtant très critique à son égard, je le trouvais beaucoup trop lent, acceptant trop de compromis. Il est nécessaire maintenant de marquer une rupture avec le régime de Milosevic de haut en bas. **N'est-ce pas ce qui est en train de se passer avec les vagues d'arrestations qui ont suivi l'assassinat de Djindjic ?**

La mort de Djindjic a ouvert un processus de prise de conscience, mais je suis

un peu sceptique. Il ne faut pas accepter les beaux discours de la classe politique serbe, elle doit changer aussi. Il est nécessaire de mener une politique très claire, d'exiger une vraie démocratie. Par exemple, aujourd'hui il n'y a toujours pas un seul ambassadeur qui ait été recruté parmi les ennemis de Milosevic. Presque tous les membres du gouvernement actuel sont d'anciens collaborateurs de Milosevic. Je les connais pour la plupart personnellement, ce ne sont pas des gens capables de changer profondément. Est-ce une rupture ou non ? La rhétorique change mais la pratique continue. **Le danger nationaliste est-il complètement écarté ?**

Le régime de Milosevic fonctionnait comme une mafia dont il était nécessaire de détruire le sommet. Mais cela ne suffit pas, il faut détruire toute la pyramide. Les forces politiques qui ont provoqué les désastres et les guerres sont maintenant sans tête, mais elles existent toujours, elles cherchent un nouveau guide pour organiser le retour vers le passé qu'elles espèrent. **Vous appelez l'Europe à s'investir**

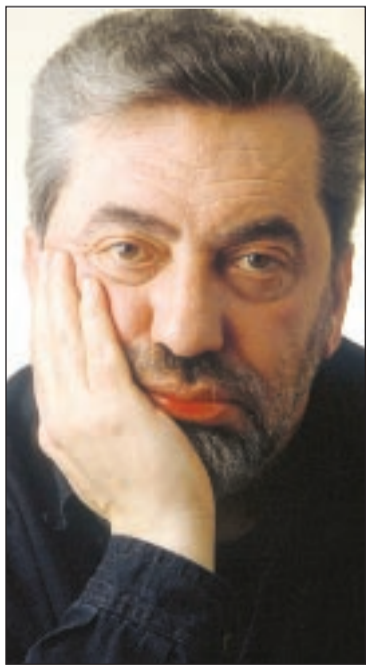
**dans ce processus. Quel rôle peut-elle jouer ?**

L'Europe n'est pas coupable des guerres des Balkans, mais maintenant elle est responsable. Elle doit prendre les mesures nécessaires pour exiger un changement en profondeur du système juridique, économique et politique. Les paroles bienveillantes ne suffisent plus, il faut agir. Il est beaucoup plus coûteux pour l'Europe d'hésiter comme toujours. Qu'elle fasse attention, le nationalisme balkan est une vieille maladie, une peste qui peut une nouvelle fois envahir l'Europe. **Pourquoi ne rentrez-vous pas en Serbie ?**

J'attends que l'on m'invite, mais, sous prétexte que j'étais contre l'intérêt national, parce que j'étais contre Milosevic, je suis encore coupable. L'intérêt national, c'est Milosevic qui l'a trahi, le nouveau gouvernement fait semblant de ne pas le remarquer ; moi, je ne suis pas coupable, j'accuse.

Propos recueillis par Vianney Aubert

\* Ecrivain serbe.



**EXPLIQUEZ-VOUS**

**Vidosav Stevanovic**

### SOMMAIRE

ACTUALITÉ	CULTURE	
International	Lettres	13
Europe	Patrimoine	20
Politique	Spectacles	21
Société	Télévision, radio	22
Sciences et médecine	TV, radio, programmes	23
Débats et opinions	Multimédia	23
Courrier des lecteurs	LE FIGARO ÉCONOMIE	
<b>VIVRE AUJOURD'HUI</b>	Enquête	28
Météo et jeux	Monde	29
Personnages	France	30
Agenda	Entreprises	31
Carnet du jour	Finances-Marchés	32
Modes	Média et publicité	34
Sports		